

ruine! et comme nous sommes mieux disposés à l'admirer en silence qu'à l'analyser! Il y a plus de vingt-trois siècles qu'Ictinus et Callicratès le bâtirent. L'hécatompédon de Pisistrate, auquel il succédait, détermina les architectes à lui donner une largeur de cent pieds. Sa profondeur fut de deux cent vingt. Entouré par un péristyle de huit colonnes sur les façades, ce qui était une innovation, et de dix-sept sur les côtés, l'édifice sacré consistait en un vaste rectangle divisé en deux salles d'inégale grandeur. La plus importante, s'ouvrant à l'orient, n'était autre que le sanctuaire de Minerve. La plus petite, vers l'occident, était l'Opisthodomos ou la *maison du trésor public*. L'entrée de l'une et de l'autre était précédée d'un portique de six colonnes parallèles à celles des deux façades. Tout cela avait été combiné avec cette simplicité, cette harmonie, cette puissance de lignes qui caractérisent invariablement l'œuvre du génie.

Phidias, à la tête d'un groupe d'artistes dont les uns étaient ses élèves et les autres ses rivaux, se chargea d'orner l'édifice. Les frontons furent les deux pièces capitales où son imagination et son ciseau s'exercèrent à créer des merveilles. Il surmonta l'un et l'autre d'un immense fleuron d'acanthé au milieu et de statues, espèces de griffons ailés à chacun des angles. Il remplit les tympans par d'immenses scènes mythologiques. Dans celui qui regardait l'orient, il représenta la naissance de Minerve. Agoracrite, son élève favori,

l'aida largement à exécuter ce travail. Dans celui qui était en face des Propylées, il retraça le triomphe de Minerve sur Neptune au sujet de l'Attique. Alcamène fut son principal collaborateur.

Les colonnes du péristyle, posées sur trois degrés et hautes de plus de dix-sept mètres, soutenaient un entablement dont la frise était partagée en triglyphes et en métopes, ceux-là peints en bleu et celles-ci en rouge. Sur les quatre-vingt-douze métopes étaient reproduites en bas-reliefs des scènes rappelant la guerre des Amazones, les combats des Géants et des Centaures, et la ruine de Troie. Sous le péristyle, contournant des quatre côtés le mur extérieur de la *cella*, une autre frise complètement sculptée représentait la fête des Panathénées avec les dieux, le cortège sacré, les courses de chars et les cérémonies diverses qui la constituaient. L'Opisthodomos renfermait en outre du trésor public, le trône d'argent de Xercès et les ornements du temple.

Dans le temple même était la fameuse statue de Minerve, où le génie de Phidias avait essayé de dire son dernier mot. Elle était d'or et d'ivoire. Du milieu de son casque, dont des griffons soutenaient les côtés, s'élevait une sorte de sphinx. La déesse, debout, était revêtue d'une longue robe tombant jusque sur ses pieds. Sa poitrine était couverte par une tête de Méduse en ivoire. D'une main elle tenait une Victoire de grandeur naturelle, et de l'autre elle s'appuyait sur une pique au bas de laquelle étaient un serpent, emblème d'Érechthée,

et le bouclier de la déesse. La statue mesurait douze mètres de haut. Il avait fallu plus de six millions pour couvrir d'or et d'ivoire le superbe colosse. C'était le pendant du fameux Jupiter d'Olympie. Elle subsista jusqu'au temps de Justinien.

L'idée qu'on eut peu après de transformer en église chrétienne le Parthénon aurait été bonne, si on s'était fait une loi de conserver intact l'édifice, aussi bien qu'on réussissait à maintenir sa dénomination primitive en le consacrant à la Vierge (*Parthenè*). Malheureusement on se crut obligé de l'orienter et de lui donner une abside. Pour cela on démolit en partie le pronaos et le fronton oriental. On ouvrit aussi trois portes dans le mur qui séparait le Parthénon proprement dit de l'Opisthodomos, et l'entrée principale fut à l'occident. Il n'est pas sûr qu'on ait touché à autre chose. Plus tard les Turcs, maîtres de la ville, changèrent l'église en mosquée et l'ornèrent d'un affreux minaret dont on voit encore la trace à l'angle sud-ouest de l'Opisthodomos: A la fin du xvii^e siècle, on y avait établi un dépôt de poudre. Pendant que les Vénitiens assiégèrent la ville, une bombe y mit le feu, et, dans l'explosion, l'incomparable édifice fut coupé en deux. Huit colonnes au nord et six au sud furent renversées avec leur entablement. Le doge Morosini, poursuivant l'œuvre dévastatrice, fit enlever les chevaux du char de Minerve par des ouvriers inexpérimentés qui laissèrent tomber l'admirable groupe.

Il se brisa sans profit pour personne. Enfin, il y a plus d'un demi-siècle, lord Elgin, aux yeux de l'Europe indignée, continua ce vandalisme, mais avec plus d'intelligence et de précaution. Si l'on veut admirer les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque, c'est désormais à Londres qu'il faut aller.

Avec la religieuse attention que méritent de si glorieux débris, nous cherchons à reconnaître les détails qui subsistent au fronton oriental. Le soleil y sort de l'Océan, tandis que la lune fuit devant lui. C'était le moment du jour où l'on pensait que Minerve était née. A peine si deux chevaux du quadrigé du soleil et deux de celui de la lune sont reconnaissables. Les quatre autres se trouvent à Londres, ainsi que Thésée assis, Cérès, Proserpine et les trois Parques. Du fronton occidental il ne reste que deux figures, Esculape et la Santé, ou Cécrops et une de ses filles. Toute la façade a été indignement mutilée par l'artillerie vénitienne.

Des quatre-vingt-douze métopes, quatorze sur chaque façade et trente-deux sur chaque côté, trente-sept sont encore en place, mais tellement maltraitées, qu'il est difficile de se rendre compte des sujets qui s'y trouvaient représentés. Ainsi sur les douze de la façade orientale, qui est la mieux conservée, puisqu'il n'en manque que deux, on peut, avec quelque bonne volonté, voir des chevaux et des hommes. Aux quatorze de la façade occidentale, qui est complète, nous ne distinguons absolument rien. Autrement protégée a été, sous

le péristyle, la frise qui correspond à cette façade. De jeunes Athéniens s'y préparent à la cavalcade des Panathénées. Les uns brident leurs chevaux ou les caressent; d'autres vont déjà en avant sur leurs fières montures. Un groupe rappelle les deux chefs-d'œuvres qui sont à Rome, sur la place de Monte-Cavallo, et que l'on attribue aussi à Phidias. Sur les autres côtés il ne reste à peu près rien¹ :

.....Properante ruina
Summa cadunt.

Et je m'assieds tout pensif parmi ces marbres brisés, cherchant à reposer dans l'horizon plein de lumière mes yeux attristés par ces irréparables ruines. Ils se reportent invinciblement sur ce qui m'entoure, comme si, jusque dans son suprême désastre, la beauté gardait l'étrange privilège de nous fasciner par cet éclat harmonieux qu'une dernière étincelle fait encore vivre, quand l'imagination sait y souffler dessus. Que dut penser Paul lorsqu'il visita l'Acropole encore dans sa splendeur? Qu'il ait frémi d'indignation à travers ce monde de statues et d'idoles ou de pitié devant cette folie de l'homme adorant les dieux sculptés par son ciseau, je le veux bien. Mais n'éprouva-t-il que cela? Tout

¹ On a pu voir à l'Exposition universelle (section des Arts libéraux), une fort jolie restauration du Parthénon, exécutée pour le musée d'Art métropolitain de New-York. Cette œuvre, d'un fini irréprochable, fait honneur autant à la science qu'à l'habileté de MM. Chipiez et Jolly, qui en sont les auteurs.

juif qu'il fut, et jeté ici aux antipodes du temple d'Hérode et de ce qu'un rabbin avait jamais entrevu dans ses horizons, faut-il croire que sa grande âme demeura insensible à une si éloquente manifestation de la beauté idéale dans la simplicité des lignes et l'exquise harmonie de leurs combinaisons? Je ne le pense pas. C'est parce qu'il comprenait vivement ces chefs-d'œuvre, qu'il sentit son cœur brisé en voyant un grand peuple mettre au service du polythéisme le plus grossier et de l'erreur la plus dégradante tant d'illuminations supérieures, tant de génie, tant de dons naturels, donnés du ciel pour une autre fin.

Peut-être, comme nous, aima-t-il à s'asseoir sur les marches du Parthénon et à chercher le secret des lois mystérieuses qui président à la distribution des faveurs divines parmi les peuples. Le feu sacré n'eût-il pas été plus glorieusement et plus utilement conservé ici que chez cette nation juive à la tête dure et au cœur sans générosité, qui le garda pour elle seule, impitoyablement scellé dans son tabernacle, et qui l'eût compromis s'il n'avait plu à Dieu de le maintenir malgré toutes les infidélités? Pourquoi le Messie n'a-t-il pas préféré notre race, marquée au signe de la générosité, de la franchise et du génie sous toutes les formes, à celle des sémites, plus amis du formalisme que de la vraie religion, sans charité, égoïstes, souvent trompeurs, vivant hors du reste de l'humanité, qu'ils méprisaient, orgueilleux endurcis dont le pharisaïsme devint la personnification suprême? Que

serait-il arrivé si le vrai Dieu avait parlé sur cette terre de Grèce où les philosophes, les poètes, les artistes, les savants, livrés à la seule inspiration de la nature déchue, ont eu de si beaux élans vers la lumière et créé tant d'œuvres immortelles? Je l'ignore. Le plan providentiel était autrement. Ce que je sais et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que toutes les œuvres du génie écloses ici, si admirables qu'elles aient été, ne peuvent être mises en parallèle avec le rayonnement qu'un psaume de David jette dans l'âme. Oui, il y a eu, et il y aura toujours quelque chose de plus beau que toutes les gloires de la Grèce : c'est une âme connaissant le vrai Dieu et l'aimant. Ce rocher même de l'Acropole, piédestal du génie humain, où tous les grands hommes de la civilisation antique sont venus jeter leur cri d'admiration, est moins célèbre, moins populaire, moins lumineux que la roche affreuse du Calvaire. L'un a été embelli par l'homme, l'autre a été touché de Dieu.

C'est parce que Paul le sentait qu'il était pressé de le dire. Désireux de connaître ses originales théories, et d'ailleurs désœuvrés comme des hommes qui vivaient tout le jour hors de leurs maisons, les Athéniens le prirent et l'amènèrent à l'Aréopage pour lui donner l'occasion de s'expliquer publiquement. Descendons-y sans retard. Nous baiserons la pierre sur laquelle il ébaucha le plus beau discours qu'Athènes ait jamais entendu. A mon avis, rien ne révèle mieux toute la richesse du tempérament oratoire de notre grand apôtre

que l'aisance avec laquelle il prit en cette occasion la note exacte de son auditoire, citant non pas les prophètes, qui n'étaient pas connus ici, mais les philosophes et les poètes qui étaient la suprême autorité du peuple littéraire.

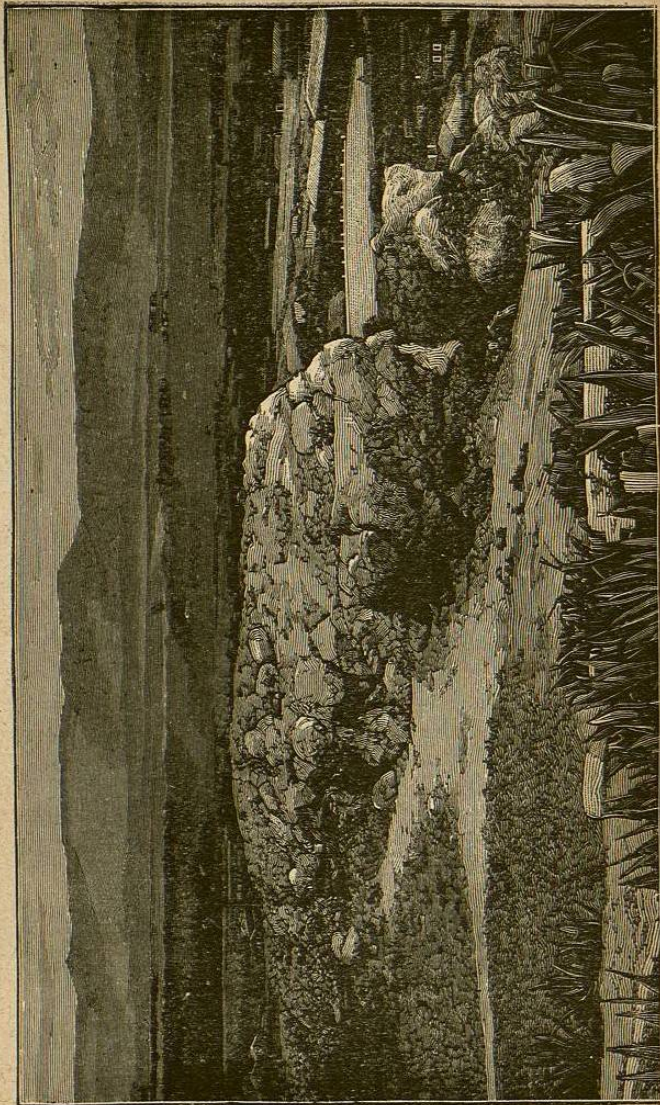
Au moment où nous quittons l'Acropole, le P. Guillermin vient nous faire ses adieux. Il arrive du Pirée. Le bateau qui doit le prendre part demain. Nous regrettons de voir cet excellent ami, par respect excessif de la règle dominicaine, renoncer à poursuivre avec nous le voyage de Grèce et d'Italie.

L'Aréopage est la colline qui touche presque à l'occident de l'Acropole. Un rocher y termine d'une façon assez abrupte le renflement de terrain allant de l'ouest à l'est, entre le Pnyx et le temple de Thésée. On l'aborde par seize degrés taillés dans le roc et conduisant à une plate-forme, où trois bancs de pierre forment un rectangle ouvert du côté de l'escalier. On dit que le sénat de l'Aréopage tenait là ses séances. C'était le corps le plus vénérable d'Athènes. Ceux qui en faisaient partie avaient été archontes. La légende assurait que Mars avait dû se justifier sur cette colline du meurtre d'Halirhotius, fils de Neptune, et Oreste de celui de sa mère. On y jugeait en plein air¹. A vrai dire, si tout se passait dans l'étroit carré qui est devant nous, les juges ne pouvaient y être nombreux, et l'assistance devait se tenir hors de l'enceinte. Des

¹ Pollux, VII, 118.

lieux aussi célèbres que l'Aréopage et le Pnyx, s'ils furent réellement là où on nous les montre, semblent n'avoir été abrités par aucun édifice important. On peut même s'étonner de l'état rudimentaire, sauvage, misérable des sites qu'ils occupèrent. A l'époque où Pausanias visita l'Aréopage, il y avait dans la salle d'audience deux gradins d'argent servant de sièges, l'un à l'accusateur, et l'autre à l'accusé. Le premier s'appelait le siège de l'Injure, et le second celui de l'Impudence. C'est là que Socrate fut jugé et qu'il fit le serment, si on venait à l'absoudre, de se livrer plus énergiquement encore à l'étude et à l'enseignement de la sagesse, ce qui aux yeux de ses adversaires était un crime capital. A la majorité de trois voix, deux cent quatre-vingt-une contre deux cent soixante-dix-huit, nombre de votants qui ne contiendrait pas dans l'espace où nous sommes, on le déclara coupable. Méléto, un mauvais poète, proposa contre lui la peine de mort. L'accusé montrant fièrement le Prytanée qui était à ses pieds vers l'Acropole : « Après m'être consacré, dit-il, en négligeant tous mes intérêts, à rendre les Athéniens meilleurs, j'attends de votre justice qu'elle me condamne à être nourri avec les Prytanés, aux frais de la république. » Pourquoi cet homme, qui méprisait si visiblement la vie, commença-t-il donc son apologie en disant qu'il n'avait jamais cessé de révéler les dieux de la patrie, de leur offrir des sacrifices chez lui ou en public, et d'engager ses amis d'aller consulter les oracles et les augures? Pauvre nature humaine,

Vol. III, p. 252.



Rocher de l'Aréopage.

que tu es toujours misérable par quelque endroit!

Paul tint ici un moins orgueilleux mais plus énergique langage. Nous nous asseyons sur l'antique siège des juges, pour relire son admirable discours. Avec quel à-propos il introduit son Dieu inconnu, celui qui doit remplacer tous les autres, puisque seul il a fait le monde et tout ce qui s'y trouve! Si splendides que soient les temples de l'Acropole, on ne saurait y enfermer cet être infini. Paul le montre maître du ciel et de la terre, laissant au genre humain le devoir de le chercher comme il peut, en même temps qu'il se tient auprès de lui, car c'est ce Dieu qui donne à tous la vie, le mouvement et l'existence. L'homme est de sa race. Comment pourrait-il, lui fils de Dieu, assimiler son père à l'or, à l'argent et à la pierre dont l'artiste fait des statues? L'heure est venue d'en finir avec de si incroyables errements. Arrêtant là, en effet, cette triste phase de l'histoire humaine, où la philosophie l'a si mal cherché et si peu trouvé, ce Dieu va se révéler enfin lui-même par le jugement. Chacun doit changer ses idées, sa vie, sa religion. Le juge est choisi. C'est un homme que Dieu a désigné comme son mandataire authentique en le ressuscitant d'entre les morts.

L'Apôtre entrait ainsi dans le vif, et la lumière commençait à jaillir abondante, irrésistible, féconde. On refusa de l'entendre plus longtemps. Pour des philosophes, sa doctrine était cependant large, élevée, nouvelle. Pour des littérateurs, c'était de l'éloquence s'il en fut jamais. Malheureuse-

ment ni les uns ni les autres n'étaient prêts à entendre l'appel de Dieu. De peur d'être entraînés hors du terrain vague et peu gênant de la spéculation, ils s'écrièrent : « Assez! assez! A demain! » Ceux qui voulurent en savoir davantage se mirent individuellement en relation avec le prédicateur, et quelques-uns, goûtant ses idées, devinrent ses disciples. L'histoire apostolique mentionne un membre de l'Aréopage, nommé Denis, et une femme appelée Damaris. De l'Aréopage on voit le Pnyx. Naturellement je fais un rapprochement entre Démosthènes et Paul. Celui-là avait plaidé contre Philippe et perdu sa cause. Paul plaida contre les dieux et gagna la sienne.

Au pied de la colline, vers le nord, on nous montre les ruines d'une église dédiée à saint Denis, l'aréopagite converti. D'immenses roches, en se détachant, y ont comblé une cavité profonde. Là furent la source et le temple des Euménides. Oreste, poursuivi par les Erinnyes, y avait été sauvé par l'intervention protectrice de Minerve, dont il embrassait la statue. On sait l'étrange effet de terreur qu'obtint le génie d'Eschyle en transportant sur le théâtre cette scène grandiose. D'après plusieurs, Edipe aurait été enseveli dans cette grotte. Les esclaves y trouvaient, comme au Théséum, un asile sacré où nul ne pouvait les atteindre.

Athènes.

L'Acropole a été le milieu de deux cercles concentriques marquant la succession assez logique des monuments ou des souvenirs que nous avons cherchés ici. Le premier jour, nous avons suivi le plus rapproché de ces cercles. Aujourd'hui nous allons parcourir le plus éloigné.

J'ai toujours eu pour Platon la plus vive sympathie. Il a agrandi les idées de Socrate, qui, lisant des dialogues de son disciple, déclarait ne pas s'y reconnaître lui-même. Platon laisse à l'âme tout son essor, car il est poète autant que philosophe. Tandis qu'Aristote attache à la réalité du monde présent, lui nous emporte vers les sphères lumineuses du monde futur. Je tiens à visiter le lieu où fut l'Académie près de laquelle, au reste, il eut sa maison, son petit temple des Muses et son tombeau. Il mourut en écrivant, c'est-à-dire en luttant pour la vérité et en répandant sa belle âme dans des livres qui devaient être l'honneur de la raison humaine.

Le fameux jardin d'Académus se trouvait à un kilomètre environ de la ville. Nous allons le chercher à travers les oliviers du Céphise et les hêtres

du Kolokyttou. Des ruines insignifiantes qu'on nous montre sont-elles les débris de cet enclos célèbre où l'homme parla tant de fois le vrai langage de la sagesse et de la vertu? Que sont devenus les riants bosquets et les ruisseaux limpides qui y entretenaient une perpétuelle fraîcheur? Le sol y est aujourd'hui poudreux et brûlant. On y montrait jadis un très vieil olivier, le second qui eût été planté dans l'Attique. A-t-il engendré ceux qui y sont encore? On y voyait les tombeaux de Thrasybule, de Périclès, et de quelques autres grands citoyens, des sanctuaires consacrés à Diane, à l'Amour et à Prométhée. Tout a complètement disparu. C'est de l'autel de Prométhée que parlaient les jeunes coureurs exécutant, aux Panathénées ou aux Dionysiaques, la fameuse course aux flambeaux. Le vainqueur était celui qui arrivait le premier à la ville avec sa torche encore allumée.

Non loin d'ici fut la Tour de Timon le Misanthrope. Beaucoup plus frappé des vices des hommes que de leurs vertus, cet Athénien se mit à détester indistinctement tous ses semblables, parce qu'il les jugeait tous trompeurs, cupides et méchants. Plutôt que d'accepter leurs soins, il préféra mourir de la gangrène. C'était excessif et injuste vis-à-vis de la pauvre humanité, où un peu de bien doit nous faire oublier beaucoup de mal, et qu'il faut sincèrement aimer malgré ses faiblesses. C'est le seul moyen de l'améliorer.

Prenant sa direction vers l'orient, l'honnête

Malais qui conduit notre voiture s'arrête bientôt devant une petite colline, au levant de la route.

Τέχνον τυφλοῦ γέροντος, Ἀντιγόνη, τίνας
χώρους ἀφίγμεθα.....

dis-je à M. Vigouroux qui s'étonne, comme moi, de la vulgarité du site. Où sont les lauriers, les oliviers, les vignes, les bois peuplés de rossignols à la voix mélodieuse, dont Antigone parlait au vieil Œdipe? Quant aux pierres mal polies, il y en a encore. Du sombre bosquet des Euménides, toutes traces ont disparu. La petite hauteur de Colone est absolument nue, déserte et aride. Il pourrait se faire toutefois que la chapelle de la Vierge Compatissante (*Panhagia Eléoussa*) marquât la place du sanctuaire des Euménides, ces divinités devenues propices aux pauvres criminels. L'église de Saint-Nicolas a-t-elle remplacé le temple de Neptune, où, d'après Sophocle, Prométhée avait aussi son autel? Cette substitution du culte de saint Nicolas à celui de Neptune est fréquente en Orient. Je n'en sais pas le motif, mais je constate le fait. A travers une mare où nagent des canards, nous abordons, pour y remplir un devoir de piété nationale, la petite colline couverte d'insignifiants débris. Pour M. Vigouroux, c'est un peu le pèlerinage de l'amitié, car il connaît beaucoup et console quelquefois M^{me} Lenormant, une des femmes les plus distinguées que j'aie eu l'honneur de voir à Paris. C'est la nièce de M^{me} Récamier. Elle aurait pu être sa rivale. Son mari est mort à Athènes, au mi-